

# Soixante huit : effet d'après-coup et travail de la négativité. Situation de la chose psychosociale

René Kaës

J'éprouve une double difficulté à situer ce qu'est, de mon point de vue, la pratique psychosociologique actuelle, après 1968. La première est que ma pratique et mon travail de théorisation, s'ils œuvrent dans l'articulation psychosociale, n'entretiennent plus guère de relations avec les pratiques, les objectifs, les méthodes et les théories de la psychosociologie. La référence à la psychanalyse, et d'abord à l'inconscient, change radicalement l'objet de la pratique. Mon travail d'enseignant et de chercheur universitaire me confronte cependant à l'évolution de cette discipline, avec laquelle j'entretiens des rapports de stimulation, d'interrogation et de critique. La seconde difficulté tient à ce que peut signifier « après 1968 ». Il me semble que le rapport personnellement vécu et élaboré à ce que fut 68 est par là interrogé, et qu'il n'est pas facile de répondre à cette question, du moins pour moi, sans tenter d'articuler ce qui a pu changer dans la pratique de la chose psychosociale, et ce qui en persiste par-delà cet événement critique. J'ai d'abord à parler de cet « après 1968 ».

## 1. Après 68, ce n'est pas très exactement après 1968

Après 68, c'est-à-dire dans l'après-coup qui, peu à peu, forme et déforme l'événement insaisissable, et l'origine dans le temps du mythe. Ceci me paraît remarquable : en dépit de la masse de documents audio-visuels prodigieux que produisit 68, malgré les études, essais et analyses qui tentèrent d'en déchiffrer le sens, ou du moins d'en retenir la mémoire, le mythe s'affirme sur la pléthore d'informations, non sur leur défaut. 68 est construit à partir de ce qui en est issu et à partir de ce que maintenant nous ne cessons d'y mettre. Projection sur un souvenir-écran, tout à la fois réceptacle et obstacle opacifiant, protection. 68 ne se laisse interroger que si l'on consent à se laisser interroger de nouveau par ce qu'il fut et par

ce qu'il est devenu pour nous. C'est là, faut-il le rappeler, une pratique du savoir qui fut particulièrement féconde, et collectivement appliquée, en 68 précisément. C'est une des marques majeures laissée encore vivante, en dépit du recouvrement des nouvelles certitudes objectivantes, dans la pratique de nos difficiles « sciences humaines » !

Dans une série d'articles publiés pour le dixième anniversaire du Mai français, E. Morin a proposé une des plus vives et suggestives analyses de ce qu'il a appelé « l'événement Sphinx », ou « l'événement flash », de ses complexités, de ses contradictions et de ses ambivalences. L'ambiguïté n'a pas cessé après Mai : elle s'est poursuivie, tout au long de la décennie : les dix dernières années développent les potentialités antagonistes co-présentes en 68. Je fais volontiers mon opinion de cette analyse ; j'y ajouterai toutefois que les clivages et les paradoxes qui, en 68, n'étaient que des effets de discours, des énoncés ô combien efficaces, tombeurs de certitudes et de compromis déchus en compromission, se sont pour ainsi dire réifiés, enkystés. La généralisation et l'aggravation planétaire de la crise ne sont pas étrangers à ce blocage.

Il ne suffit pas de dire, comme s'il s'agissait toujours d'une découverte primée par le plaisir, que 68 (mai-juin) nous a fait faire connaissance avec notre altérité, avec notre étrangeté. Il est vrai que se sont frayées les voies de l'inattendu, de l'imprévu, dans la joie et dans une douleur beaucoup moins apparente. Et E. Morin a encore trouvé le mot qui convient lorsqu'il écrit que « Mai peut être considéré comme un moment de passage, comme une Pâques, par où tout un refoulé, tout un inconscient, tout un marginalisé, tout un besoin, toute une libido se sont précipités » (*Le Monde*, 31 mai 1978)<sup>1</sup>. Mais il n'est pas de Pâques sans exil et sans rupture, ni sans passion et mise à mort.

Et faire connaissance n'est pas connaître. Le temps de la connaissance est, comme celui de la rupture, celui de l'après-coup. Alors seulement nous connaissons ce qui nous fut ravi, ou perdu, en même temps que la place où nous étions situés dans le désir, dans les continuités, dans les permanences.

C'est donc dans ce temps second que je vais essayer de proposer quelques réflexions sur la pratique de la chose psychosociale. Je partirai de cette étonnante constatation : 68 me paraît être l'expérience de la chose psychosociale la plus collective, la plus puissante, la plus complexe et la plus bouleversante que l'on puisse imaginer. C'est aussi celle qui a le moins transformé la pratique et la théorie de la psychosociologie que produisent la recherche et l'enseignement universitaires. Cet *écart*, qui n'est pas seulement celui de la prudence méthodologique, interroge évidemment 68 et la pratique de la psychosociologie de laboratoire ; il fonde aussi la position critique que j'ai énoncée plus haut.

Mai et Juin 68 ont été le temps et l'espace d'une mise en scène, en

1. *Le Monde* des 31 mai, 1<sup>er</sup> et 2 juin 1978.

action, en mot, en jeu et en drame des cruciales articulations et des conjonctions, festives ou disruptives, entre le désir individuel et l'organisation collective, entre la différenciation et l'identification, entre le non-dit et la communication. Sans cesse fut mise à l'épreuve la parole personnelle par et dans le discours social, le public par le privé et réciproquement, les barrières entre les ordres étant tour à tour exaltées et abolies. Tous les mouvements et toutes les cultures de la différence, ce que A. Touraine nomme « les nouveaux mouvements sociaux », s'y originent mythiquement et y retrouvent une sorte de communauté de conscience. L'après-68 aussi, et le retour de la négativité, un temps oublié, fait surgir d'autres aspects de la chose psychosociale : la communication, la violence entre les êtres et les groupes, les attitudes et les conduites vis-à-vis de la mort, de la maladie, des ruptures douloureuses, puis les dépressions dans les aires de la croyance, après l'effondrement des grands modèles idéologiques, puis les résurgences des idoles, etc... Un travail analogue à celui que les historiens ont entrepris pour déceler et caractériser les objets, les méthodes et les concepts nouveaux de l'histoire<sup>2</sup>, reste à faire en psychologie. S'il y a de nouveaux objets, de nouveaux concepts et de nouvelles méthodes en psychosociologie, ils ne sont pas indépendants des nouveaux problèmes qui ont mis en marche de nouveaux mouvements ou de nouvelles préoccupations, quand bien même ces nouveautés s'articulent sur des continuités historiques, sociales et psychiques remarquables. Certes les objets nouveaux ne sont pas identiques aux thèmes de la demande collective quant à la chose psychosociale. Ces objets sont des constructions nouvelles, et le travail qui les produit met en cause des aspects plus ou moins importants des pratiques, des méthodes et des théories habituelles. Un exemple le montrera, qui dépasse évidemment le champ de la psychosociologie, mais qui le concerne éminemment. 68 a été un moment décisif, par la radicalité de son interrogation, dans la critique de la scientificité positive des sciences humaines. Avec une insistance qui s'autorisait du dynamisme de son mouvement, mais aussi de quelques autorités antécédentes, la critique de 68 a affirmé qu'il existe une relation non négligeable entre la vérité (construite) de l'objet (construit) et la vérité (éprouvée) du désir de connaître et de construire cet objet en vérité. La reprise de la réflexion sur l'idéologie après 68 est à cet égard intéressante. L'idéologie commence à cesser d'être le faux dont le *savoir scientifique* serait le vrai, et A. Green écrit, en 1969, qu'elle n'est pas non plus le faux dont le *désir* serait le vrai, « puisque le désir lui-même s'appréhende à travers les formations où il ne peut être déduit qu'à partir des déformations où il est contraint de se soumettre<sup>3</sup>. De même, la vérité inclut le rapport à la vérité du désir et

2. Sous la direction de J. LE GOFF et P. NORA : *Faire de l'histoire*, 3 volumes, Paris, Gallimard, 1974.

3. A. GREEN, *Sexualité et idéologie chez Marx et Freud ; Etudes freudiennes*, 1969, 1-2, 187-217.

à ses déformations. On peut sur ce point s'autoriser de Freud autant que de Piaget, plutôt du premier que du second, mais il me paraît évident que la prise en considération de ce rapport, ou sa pure et simple négligence, définit des pratiques de la chose psychosociale (formation, intervention institutionnelle, démarches enquêtrices et observatrices, etc.), des techniques et des méthodes, des processus de théorisation et des résultats théoriques fort dissemblables.

L'hypothèse que je formulerais volontiers, c'est que l'absence d'élaboration de toute la *négativité* de 68 handicape sérieusement la transformation des pratiques psychosociologiques : pratiques praticiennes, méthodologiques, théorisantes. L'absence d'élaboration de la *négativité* s'exprime de différentes façons : maintien de l'illusion, repli dépressif, débordements activistes, retour à des modalités rigides de travail.

On pourrait rapprocher la notion de la *négativité* de celle du négatif que J.B. Pontalis ' associe à la pulsion de mort : la *négativité* est au-delà ou en deçà du figurable, du représentable. Le travail de la *négativité* est le travail psychique antagoniste à celui de la *libido*, qui unit, rassemble, *groupe*, à celui du désir. Travail de la déliaison et de la rupture, mais aussi bien, note Pontalis, de la clôture, « processus qui n'a d'autre finalité que de s'accomplir ». Un tel travail ne peut être épargné, il importe qu'il soit reconnu à l'œuvre dans le processus même de la création.

## 2. Le travail de la *négativité*

Or ce qui m'étonne encore, onze ans après 1968, c'est l'oubli du choc, le colmatage de la brèche. Edgar Morin écrit dans sa série d'articles du *Monde* de l'an passé : « à la première question : quel fut l'effet le plus important de Mai 1968 ? ; on peut répondre : ce fut d'abord le gommage et le refoulement de mai 1968. Les idéologies ont taillé, retaillé, tailladé l'événement pour qu'il leur ressemble » (31 mai 1978). Je crois surtout que cet effacement fut une des grandes entreprises du refoulement collectif, en raison même de ce qui avait fait retour sur la scène sociale et dans l'espace et le temps psychique de chacun. Mai 68 fut une expérience de *rupture du cadre*, c'est-à-dire de l'arrière-fond muet et archaïque sur la base duquel se développent, et à cette condition seulement, les processus sociaux et psychiques. La rupture d'un tel cadre expose à l'affolement, elle est atteinte au noyau de l'identité, elle comporte un aspect traumatisant dans la mesure même où nous ne parvenons pas à symboliser cette collusion brutale de l'imaginaire et du réel. L'exaltation de la prise de parole en mai 1968 ne fut pas seulement la jubilation à trouver les mots

4. J.B. PONTALIS, *Sur le travail de la mort*, in Favez G., Anzieu D., et al : *Etre psychanalyste*, Paris, Dunod.

43 pour enfin dire, dans le triomphe d'avoir enfin inventé le cadre juste bon pour cette jubilation libérante, de l'avoir trouvé et inventé par soi-même ; cette exaltation ne fut pas seulement l'effet de l'illusion et de sa créativité propre. Elle fut aussi conjuration et mise à l'écart, défense contre son envers, la sidération muette, l'expérience catastrophique, l'épouvantable conflagration entre les forces de vie et de mort désormais suturées.

C'est cela qui fut oublié : la négativité même de 68. Non qu'elle fut oubliée de la même manière par ceux qui se sentirent désignés explicitement à la menace d'une dépossession sociale ou culturelle — la négativité est toujours haineusement vivace en eux —, et par ceux qui au contraire y éprouvèrent une expérience de libération. La négativité fut surtout oubliée par les acteurs mêmes de 68, par ses aèdes et par de nombreux analystes. Tant que dura la grande fête, le *flash*, effectivement, masqua le vécu chaotique et dépressif. Les mois suivants, la déprime s'exprima en désabus, en « morosité », non en désillusionnement. S'il s'avérait exact, comme on le prétend souvent, que tous les névrosés furent provisoirement et providentiellement « guéris » grâce à la gestion festive et thérapeutique du bon mois de mai, nul ne dit ce qu'ils devinrent fin juin ou en septembre. Recherche à faire.

Oublier le choc et la menace, l'angoisse momentanément dissoute dans la réunion festive, non conflictuelle, entre les exigences de la pulsion, celles du Moi et celle de l'Ordre social — ils coïncidaient, ils se « fabriquaient » de concert — c'est demeurer dans le deuil inachevé, dans l'illusion. C'est se protéger de l'illusion et de la désillusion ; c'est surtout épargner le réveil et la reprise de la douleur provoquée par cet ébranlement, en raison même du désir d'ailleurs qu'il porta. Expérience sismique, qui rappelle sur quelles assises alors ouvertes sur l'abîme, est fondée l'identité, la continuité, le lien, la force et la fragilité du désir et de la loi. Un tel oubli n'est pas sans effet déterminant sur les pratiques sociales, politiques et psychologiques. Au contraire, l'élaboration du choc, de l'expérience de la brèche et de la négativité conduit à quelques découvertes qui peuvent aussi intéresser les psychosociologues : ceux et celles qui — analystes et analysants — ont continué à faire fonctionner le dispositif analytique en mai-juin 68 n'ont sans doute pas été insensibles à la nature de l'expérience qui alors pouvait s'y vivre : que le cadre analytique lui-même ne pouvait plus être en mai, en juin, en juillet tout à fait hétérogène et autonome par rapport au *mouvement social* : l'un traversait l'autre, ça communiquait de part et d'autre, dans la rue, dans les amphis, dans les institutions psychanalytiques, mais aussi sur le fauteuil, sur le divan. Certains, analysants ou analystes ont alors suspendu la cure, estimant cette rupture nécessaire à la reconstitution du cadre rompu, évitant de maintenir plus avant ce qui devenait expérience affolante ou perversément subvertie. C'est seulement dans l'après-coup que le *métacadre* apparaissait ébranlé : métacadre, cadre du cadre, ici métacadre *social* et *culturel*, base

44 implicite du lien et de ses expressions qui habituellement, dans une temporalité immémoriale peut contenir sans les contraindre des cadres particuliers, peut les porter sans totalement les soutenir, assurer le dépôt de ce qui n'est pas symbolisé sans toutefois sommer de le faire. Ce qui menaçait ruine, décomposition et catastrophe, c'est que le métacadre du cadre psychanalytique — de la méthode et des désirs qui s'y investissent — se mettait en mouvement, parlait, hurlait même et menaçait alors ce qui devait être stable, assurer le minimum de continuité et de sécurité pour qu'*ailleurs* ça puisse parler. Et ça parlait partout, sauvagement, poétiquement. Cette irruption dans le cadre analytique a pu empêcher que le travail de l'analyse s'y poursuive, malgré ou plutôt à cause des synergies ou des correspondances (de surface) entre les deux mouvements.

Je ne crois pas avoir rien lu sur cet aspect de 68. Est-ce un aspect de cet oubli ?, oubli de l'angoisse liée au dérèglement affolant, oubli peut-être aussi de ce que ce dérèglement fit entrevoir des interférences entre le mouvement social et le mouvement psychique, jusque dans une pratique qui requiert légitimement et impérativement que les effets dans le cadre analytique en soient *neutralisés*. Il est sans doute dérangeant de les *reconnaître*. Si rien ne fut écrit sur cet aspect de 68, non plus que sur sa négativité, il n'empêche qu'on en parla, prudemment il est vrai, tant il était mal porté de rejoindre d'une certaine manière un discours ressenti comme celui d'un dénigrement du mythe, et qui ne pouvait être alors que celui du pouvoir. Il n'empêche surtout que la sensibilité à cet effet de crise aiguë fut le vecteur de nombreuses recherches.

Cet oubli n'est donc pas *trop* étonnant. Mais on peut penser que ses contenus — et les affects qui s'y rattachent, font retour dans toutes ces questions relatives à la chose psychosociale, ces questions qui, Freud le rappelle à propos des théories sexuelles, sont « comme toute recherche, un produit de l'urgence de la vie ». Proposons donc encore un autre sujet de thèse : une théorie et une pratique psychosociologique du changement peuvent-elles faire l'économie des phénomènes d'oubli, d'illusion et de désillusion ?

### 3. L'écart entre le lien et le lieu : une pratique du voyage

Ma pratique actuelle : elle s'origine bien avant 68, qui en révéla des enjeux insoupçonnables autrement. Elle prend appui sur cette expérience maintenant plus fréquente, et d'une certaine manière inéluctable, d'un écart et de ruptures dans les continuités sociales, culturelles et psychiques. C'est pourquoi sans doute je partage avec mes contemporains qui eurent à vivre avec ces ruptures que furent la guerre (à l'âge de l'école primaire), Budapest et l'Algérie (à l'âge du Lycée et de l'Université, dans laquelle je ne fus pas un « héritier », mais dont j'hérite...), cette position paradoxale,

45 génératrice d'une sensibilité que 68 naturalisa : entre utopie et polytopie.

C'est d'abord une image qui me vient pour parler de ma pratique : un travail de la lisière, dans la lisière, sur l'aire des confins, aux limites des transitions, tantôt calmes, tantôt syncopées, sur le partage entre deux, ou trois, univers, dans cet écart variable entre le lieu et le lien. Ainsi, le réseau vif de mes relations de travail est toujours en tension avec le lieu de l'élaboration intellectuelle et de l'enseignement, et le mode d'existence qu'implique la référence à l'inconscient ne s'accommode pas si facilement de l'Université ou d'une association.

Je ne pense pas qu'il existe une relation causale linéaire, directe, entre ce qui, pour l'essentiel, mobilise le désir d'une pratique et la technique de cette pratique, ou la théorisation que l'on en fait. Mais ce lien existe. Dans ma pratique, et dans les essais de théorisation que j'en propose, le groupe n'est pas établi pour accroître sa productivité ou pour le constituer en *objet* de connaissance et de maîtrise. Il est une situation susceptible de donner à chacun la possibilité d'éprouver dans le groupe, et de reconnaître pour ce qui est de soi, l'*articulation* entre ce qui de la groupalité s'est intériorisé et ce qui de soi s'est externalisé dans ce groupe-là. De même, la pratique formative n'est pas l'accomplissement du fantasme d'omnipotence, d'omniscience et d'immortalité qui la dynamise, mais l'expérience et la mise à l'épreuve de cet accomplissement, et aussi de son envers : la déformation, la mise à mort. L'analyse des mentalités n'est pas essentiellement l'analyse de leurs contenus et de leurs déterminants, mais l'interrogation de leur capacité de gérer des formations psychiques et des formations sociales, l'une étayant l'autre, l'une travaillant pour l'autre.

Ces trois aires de ma pratique actuelle ont un horizon problématique et un postulat méthodologique communs. J'admets qu'une pratique s'appuie sur un projet qui, pour une part sera toujours étayé sur l'inconscient du praticien, sur son *désir de pratique*. J'admets aussi que le *projet*, par le fait qu'il est choix, *exclut* d'autres réalisations. J'admets enfin que pour qu'un *objet* de la pratique se constitue, il apparaît nécessairement dans un *cadre*, qui le contient, le limite, le définit, et rend ainsi possible son traitement.

Ces trois conventions me conduisent à penser que, dans la pratique du lien, je ne peux travailler sur la relation entre deux ou trois éléments qu'en admettant l'exclusion *et* la présence d'autres termes pourtant déterminants. Il n'est possible d'avoir une pratique du groupe comme système de relations qu'à la condition de donner aux fonds biologique et social par rapport auxquels le groupe fonctionne le statut d'un cadre ou d'un fantôme. Je ne peux œuvrer à un changement et à la connaissance du changement qu'en admettant la présence-absence, la *neutralisation*, du cadre. La reconnaissance même du cadre est à ce prix. La cure psychanalytique est le prototype de ce postulat méthodologique.

Ce postulat n'est pas soixante-huitard. En 68, c'était *toute* la réalité

que prétendait saisir une pratique sans limite, ordonnée à la jouissance sans entrave. Après 68, une partie de la réalité se *barre*.

Ce qui est, par contre, dans l'héritage d'un mouvement qui s'est voulu sans légataire, c'est l'exigence d'avoir à reconnaître le lieu d'où l'on pratique et parle. Ce lieu n'est jamais unique ni univoque, il a plusieurs centres.

Un postulat méthodologique n'est pas sans rapport avec la théorisation qui est proposée d'une pratique qu'il régit. Les propositions théoriques que j'ai formulées sont elles aussi marquées, dans leur formation, par cet écart et cette tension que j'évoquais à l'instant, entre le lieu et le lien : pour ce qui est de ma pratique groupale, de l'induction et de la discussion d'une trouvaille clinique ou théorique, ma recherche est indissociable des liens affectifs et intellectuels qui qualifient l'équipe du CEFFRAP ; mais je dois, dans ma recherche, à ma position d'enseignant et de chercheur universitaire, de pouvoir reprendre, *dans un autre cadre*, le travail de la théorisation, et d'exposer ses résultats dans d'autres lieux encore, hors de l'Université et ailleurs qu'au CEFFRAP.

La rétrospective sur l'après 68 me rend sensible à ce qui s'y accorde dans certaines de mes recherches. Ainsi, lorsque je tente de rendre compte des rapports d'*étayage* multiple entre le psychisme individuel et le groupe : rapport d'appui, de modélisation, de reprise ou de conflits ; lorsque je m'intéresse à la construction et à la transformation des structures *intermédiaires* entre l'individu et le groupe (l'appareil « psychique » groupal) ; lorsque j'interroge les relations entre le *cadre* et le *processus*. Tous ces thèmes ont en commun une sensibilité aux dérèglements du cadre, aux emboitements des crises, aux voies d'élaboration de leurs issues et aux fonctions qu'y jouent les formations *intermédiaires* entre l'individu et le groupe. Pour préciser et limiter un projet fort large, je m'attache à travailler les formations psychiques qui s'originent et se structurent en *étayage* sur le groupe (et d'abord sur le groupe primaire) et non seulement sur le corps, et les formations groupales qui, telles le leadership ou la croyance idéologique, trouvent un étai dans les formations psychiques. Ce que j'entends par *étayage* est cet ensemble mouvant d'appui, de modèle, de rupture, de reprise et de dépassement entre deux ordres nécessaires et hétérogènes.

Dans cette perspective mon intérêt s'est porté sur les fonctions *gestionnaires* mutuelles qu'assurent les formations groupales et les formations psychiques. L'analyse des processus de neutralisation s'est inspirée ici du modèle théorique que j'avais proposé pour l'appareil psychique groupal ; il s'agit ici encore de constructions intermédiaires, multi-étayées, en gestion intersystémiques. L'analyse pratique qui en dérive est celle des mentalités, et j'ai proposé récemment une série d'études sur les mentalités utopique, mythopoétique et idéologique.



J'ai récemment tenté de formuler les fondements de cette pratique et de ces théorisations ; j'ai proposé d'appeler *analyse transitionnelle* une méthode générale :

1° d'analyse des effets des expériences de crise et de rupture sur les relations entre les appareils psychiques individuels et groupaux ;

2° d'élaboration et de dépassement des crises intrasubjectives et intersubjectives consécutives à ces ruptures par le rétablissement de la continuité psychique, de l'activité de symbolisation et de la reprise créative.

#### 4. Transitionalité et analyse transitionnelle : une pratique du changement

J'ai proposé, dans l'ouvrage sur l'analyse transitionnelle, de situer cette méthode dans le cadre d'une analyse du malaise actuel dans la civilisation. J'y écris :

« Il est probable que le caractère multidimensionnel et aigu de la crise que nous avons à vivre aujourd'hui surstimule, quelquefois à la limite de la paralysie, la recherche de solutions anti-crise. Nous avons besoin de cadres théoriques et de stratégies pour penser, traiter et utiliser les crises.

« A travers cette expérience globale de la crise, dont nous ne percevons que les composantes partielles, se précise la figure de l'homme animal de crise, sujet en crise, agent critique du jeu intersubjectif. Peut-être est-ce parce qu'il est animal critique que l'homme est animal psychique et animal politique, qu'il doit gérer créativement les institutions de la crise. L'homme se spécifie par la crise, et par sa précaire et infinie résolution. Il ne vit que par la création de dispositifs anticrise, eux-mêmes porteurs de crises ultérieures. C'est par la crise que l'homme se crée homme, et son histoire transite entre crise et résolution, entre rupture et suture.

« Que la mise en crise soit vécue comme une *mise à mort* marque la connotation toujours menaçante des dérèglements qui surviennent dans un système vivant. Nous savons que la mise en crise des systèmes édifiés pour assurer la sécurité, la continuité, la contenance, la conservation et la ressource est toujours vécue comme une exposition à la mort. Comme l'écrivait Fenichel en 1945 « les structures de l'individu créées par les institutions contribuent à conserver ces mêmes institutions ». La crise de l'un est menace de l'anéantissement de l'autre, en tout ou en partie. Les institutions délimitent en effet le noyau de base de l'identité, par la médiation des groupes. Les institutions et les mentalités constituent les méta-systèmes qui nous contiennent et constituent nos cadres, sans lesquels nous ne pouvons vivre si nous ne pouvons y déposer la patrie symbiotique de notre personnalité, si nous en pouvons, lorsque le cadre fait défaillance, tirer création de ces parties-là encore indifférenciées. Et nous avons précisément

à survivre créativement aux grands séismes de l'histoire, aux grandes failles sociales, aux faillites des cultures, aux morts réitérées de Dieu, des Civilisations et de l'Homme, à celle de la Famille dit-on aussi, bref à la disparition réelle et fantasmée des garants métasociaux, métaphysiques, métalogiques : aux conteneurs de nos angoisses et de nos idéaux, à ce qui nous a fait ce que nous sommes.

« Mise au monde, mise en crise, mise à mort mais, nécessairement, création. La création est l'alternative de la vie aux composantes léthales de la crise. Les conditions qui rendent possible la création est le thème majeur de l'analyse transitionnelle. Il importe de créer non seulement les dispositifs aptes à surmonter une crise, mais aussi les concepts propres à penser la crise.

« L'analyse transitionnelle se donne pour but de mettre en œuvre les conditions nécessaires au travail psychosocial d'élaboration du vécu subjectif et intersubjectif de l'expérience de rupture entre deux états. Ces conditions tiennent à l'instauration d'un *cadre* (ou d'un dispositif) apte à produire les processus psychosociaux nécessaires, pour chaque sujet, à l'élaboration du vécu critique ; elles tiennent aussi à l'établissement de *fonctions*, dépendantes de l'existence du cadre, adéquates à cette élaboration. Ces fonctions sont décrites en termes de conteneur et de jeu interprétatif. »

Le domaine d'application de l'analyse transitionnelle est la transitionnalité : l'élaboration de l'expérience de la rupture dans la continuité du Soi et des relations d'objet, des identifications, des investissements narcissiques. Cette élaboration est indissociable du fond *intercritique* de toute crise. Cette élaboration peut se faire de trois manières : soit à travers l'invention d'un espace transitionnel, soit à travers la mise en place d'un espace de suture et de fétichisation, soit dans le maintien d'un espace vidé de tout investissement. Les champs qui relèvent de cette pratique sont ouverts, variés, nombreux : la formulation, les situations de changement et de mobilité telles que l'adolescence, la crise du milieu de la vie, l'entrée dans la vieillesse et la cessation des activités de travail, les déportations, les déracinements, l'exil, le chômage, la migration, etc., mais aussi les processus de création et de révolution.

A la suite de ces recherches, plusieurs d'entre nous ont caractérisé les conditions méthodologiques requises pour la pratique de l'analyse transitionnelle. Ces conditions passent nécessairement par une acception mutative des situations de rupture et par l'élaboration personnelle, de la part de l'analyste ou du psychologue, de sa propre transitionnalité. Le fonctionnement psychique de l'analyste transitionnel s'étaye, comme l'a montré J. Guillaumin, sur une topique subjective différenciée le rendant apte à assurer les fonctions de conteneur et de reprise élaborative, et sur un cadre conceptuel activement constitué. D. Anzieu a précisé, à propos de la cure individuelle, les principes opératoires dérivés de l'analyse transition-

49 nelle, et il en a énoncé les principales règles : acceptation de la fonction vicariante de l'analyste quant aux besoins du Moi qui ont souffert de carence, acceptation de la présentation ou dépôt d'objets-signes ; recherche de la répétition ; interprétation cumulative et en première personne, matérialisation de l'aire transitionnelle, vigilance à l'égard des attaques contre les progrès de la cure, etc. Les règles sont indicatives, mais elles ne sont pas catalogables, pour la raison qui tient à leur champ d'application : celui d'un engagement créatif qui n'élude pas le travail de la négativité. L'analyse transitionnelle contient le principe de l'invention de la règle non prévue.

L'analyse transitionnelle est une pratique et une compréhension des processus intermédiaires, et notamment d'ordre psychosociaux, qui sont impliqués dans les nouveaux malaises psychiques de nos civilisations ; il est probable que les malaises sont aussi ceux d'autres civilisation sommées d'inventer de nouvelles articulations entre l'individuel, le groupe et le sociétal, pour *survivre*.

